

La question

MATHILDE FONTANET

– C’est quoi, ta couleur préférée?

Ma couleur préférée? Le fond de ma gorge s’obstrue, tandis qu’un flot de salive m’inonde la bouche. Au prix d’un spasme douloureux, je parviens à siphonner la marée de liquide, qui se laisse happer avec un bruit de clapet.

Quelle couleur annoncer? Je reste paralysée.

Assise face à moi sur le muret de son jardin, Léa me sourit dans l’éclat de ses dents blanches et de ses yeux marron. Autour d’elle, un halo de pelouse moucheté de fleurettes roses et violettes fait écho à sa robe verte étoilée de petites marguerites.

Ma couleur préférée...

Peut-être la question est-elle une sorte de test. Peut-être Léa la pose-t-elle pour déterminer si elle peut me hisser au rang de meilleure amie. Si je vise juste, c’est une occasion inespérée. Mais ma réponse pourrait aussi lui déplaire. Je risque donc tout autant de compromettre mes chances.

Léa attend. Ses bras graciles croisés autour de ses fines jambes hâlées, elle a ramené les genoux contre son visage inondé de soleil. Ses longs cheveux soyeux ondoient, portés par les frémissements du printemps. Elle est tellement, tellement jolie.

La journée a bien commencé. Déjà, à la récréation, quand Léa a décidé de jouer à la maîtresse d’école, elle m’a désignée du doigt, juste après Adrien et Pauline. Parmi les enfants agglutinés autour d’elle, je suis la troisième qu’elle a choisie pour former sa classe imaginaire. Ensuite, à onze heures, quand sa maman est venue la chercher, nouvel émerveillement: Léa m’a pris la main et m’a proposé de faire le chemin du retour avec elle. Et puis elle m’a même invitée à venir dans son jardin en attendant le repas.

Le jardin de Léa est le plus joli de tous les jardins. Ma maison est plus grande que la sienne, mais elle est ancienne, et toute terne. La villa de Léa est riante, comme celles des livres d’images. J’aime ses volets bleus qui se détachent sur le mur blanc, le petit escalier qui conduit au perron, les arbres taillés en boule: tout y est joyeux; tout y est soigné.

Depuis que je l’ai rencontrée, au mois de septembre, c’est déjà la quatrième fois que j’accède à ce paradis. Il y a trois semaines, avec plusieurs camarades, j’ai été invitée à son anniversaire, pour ses six ans. Un après-midi féérique: nous avons joué à colin-maillard, puis à cache-cache. Nous avons colorié des cartons prédécoupés en forme de canard, d’ourson et de château. Avec des stylos-feutres tout nouveaux. Au goûter, nous avons mangé du gâteau au chocolat dans des assiettes bleues et roses et nous avons bu du sirop de framboise dans des verres parsemés d’étoiles. A chaque place se trouvait une serviette en papier avec des cœurs de toutes les couleurs. Et puis, avant de partir, nous avons tous reçu un sachet rempli de cadeaux. Je n’ai mangé aucune des friandises et n’ai utilisé ni le taille-crayon, ni la gomme, ni la grosse bille translucide: j’ai déposé ces bijoux dans mon tiroir à trésors, à côté du petit carton d’invitation, bordé de pâquerettes et de papillons.

La deuxième et la troisième fois que je suis allée chez elle, Léa m’avait proposé de venir à quatre heures, après l’école. Au goûter, elle mange des tartines à la confiture et boit du chocolat froid. Elle m’a montré comment immerger la cuillerée de poudre de cacao dans le verre de lait pour encapsuler le petit monticule. Une fois la cuillère enfournée dans la bouche, la bulle éclate délicatement contre le palais – et la poudre de chocolat se diffuse partout.

Sur quoi faut-il miser? Choisir la couleur préférée de Léa afin de la convaincre de notre communion d’âme? Ou, au contraire, annoncer une couleur inattendue: oser la dissonance, afin d’exhiber ma force de caractère? La surprendre, oui, mais pas au point de la révolter. L’originalité pourrait être le meilleur atout. Mais le risque mérite d’être mesuré.

Léa porte une robe verte. Elle aime le vert. C’est sûr.

Enfants, parents, maîtresses, tout le monde adore Léa. Jour après jour, dans le préau, nous pressons autour d’elle, pour lui parler, la complimenter, capter son attention. Léa ne se doute pas de notre fébrilité. Elle n’a jamais été regardée autrement qu’avec admiration. Dans son insouciance, elle prend une main et se dégage d’une autre. Pour elle, c’est simplement oui ou non. Pour nous, c’est l’ivresse ou la déception.

Les secondes s’écoulent. Je dois me décider. Quelle que soit la tactique adoptée, que je veuille jouer la carte de la divergence ou celle de l’affinité, il faudrait commencer par la connaître, la couleur favorite de Léa. Et le temps est compté: une réponse tardive me fera perdre toute crédibilité. On est censé connaître ses propres goûts. Quelle couleur aime-t-elle donc le mieux? Sa chambre est peu révélatrice. Son père l’a récemment peinte en bleu, mais les meubles y sont verts et les rideaux rose foncé. Ses robes vives n’en disent pas plus long: elles déploient toutes les couleurs de l’arc-en-ciel.

Bien qu’inquiète à l’idée que la mauvaise réponse me coûtera peut-être cette amitié, je ne peux pas hésiter plus longtemps. Il faut trancher. Je parierai sur le vert et sur la communauté de goût. Oui, c’est plus sûr. L’autre jour, Léa a choisi la balle verte. Sauf que dans la matinée, elle a dessiné un clown bleu et jaune. Je vais peut-être me tromper. Et si je disais bleu? Ou jaune? Non, mieux vaut tenter le vert.

– Je crois bien que c’est le vert.

Léa cligne des yeux.

– Moi, je préfère le bleu.

Manqué. C’était évident. J’aurais dû m’en douter. Mon cœur bat plus vite. Les joues me brûlent. Pour redresser la situation, je m’empresse d’ajouter:

– Mais j’aime aussi beaucoup le bleu.

Avant même que la phrase ne se termine, je sais que j’aurais mieux fait de me taire. Pourtant, je poursuis confusément, dans un decrescendo désespéré:

– Parce que je n’en suis pas si sûre... En fait, c’est peut-être bien le bleu que je préfère, moi aussi.

Léa m’effleure d’un regard surpris. Puis, après un bref silence, elle enchaîne sans broncher. Par chance, elle a une histoire à raconter.

La fraîcheur de la brise apaise mes joues en feu. Mon cœur ralentit un peu sa cadence. Léa ne s’est pas moquée de moi. Elle ne m’a fait aucun reproche. Et elle ne m’a pas retiré son amitié. Je peux garder l’espoir que cette princesse me réinvitera pour le goûter.

La panique s’est évanouie, mais aucun soulagement ne s’y est substitué. Un muscle insoupçonné s’est crispé dans mon ventre. La contraction est apparue au moment où j’amorçais ma vaine tentative de corriger le tir. Ma salive a pris un goût grave, un peu métallique. Un goût de dégoût. Je n’écoute pas vraiment l’histoire de Léa. D’ailleurs, cette histoire n’est pas intéressante. Léa n’est pas intéressante. Pourquoi voulons-nous donc tant lui plaire?

Quelque chose s’est fêlé au fond de moi. Dans le creux de mes os s’est insinuée une nausée nouvelle, qui me détache de Léa autant que de moi-même. Je me sens grise et sale, tandis que mes yeux se promènent sur les bras dorés de Léa, sur sa frange lisse et satinée.

La maman de Léa l’appelle pour le repas. C’est l’heure de partir. Léa me dit «A cet après-midi!» La confirmation que je ne suis pas tombée en disgrâce. Je n’ose pas lui proposer d’aller la chercher, tout à l’heure, après le repas, mais je sais qu’avec un peu de chance, en partant un peu plus tôt, je pourrai la rencontrer en chemin.

Tandis que je rentre chez moi, nos paroles brinquebalent dans ma tête. L’air crisse comme une raillerie au travers de mes cheveux. Mon regard s’absorbe dans le mouvement de mes sandales, qui se posent devant moi, l’une après l’autre, sur la chaussée désenchantée. Mes pieds semblent malingres sous l’épaisseur des lanières. Le chuintement hésitant du cuir se mêle à leur teinte indistincte.

J’essaie d’imaginer la saveur d’une vie différente. Une vie où j’aurais cherché à répondre à une seule question. La seule que je ne me suis pas posée. Une vie où, sans même prendre le temps de réfléchir, j’aurais clamé mon amour pour ma couleur préférée. En toute simplicité.

biblio

Décembre

Metropolis, 2013.

L’Etang

Metropolis, 2009.

Sous les étoiles du Rwanda

Avec Odette Habiyakare, Metropolis, 2007.

Rabenstrasse 5

Metropolis, 2005.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn et de la Fondation C.F. Ramuz.



bio

MATHILDE FONTANET, autrice genevoise, est née en 1960.

Diplômée en lettres (littérature anglaise et littérature allemande) et en traduction, elle a travaillé pendant vingt ans comme traductrice au CERN et enseigne actuellement la traduction à la Faculté de traduction et d’interprétation de l’Université de Genève.

Parallèlement à son activité professionnelle, elle a publié quatre œuvres littéraires aux éditions genevoises Metropolis, puis a traduit de l’anglais, pour les éditions Zoé, deux romans d’Helene Cooper (*Madame la Présidente*, 2018 et *La Maison de Sugar Beach*, 2011) ainsi que *Le Bonheur, comme l’eau* de Chinelo Okparanta (2014). Elle a aussi traduit des ouvrages de vulgarisation scientifique. Après une pause de quelques années, elle s’est remise à écrire il y a deux ans et a plusieurs projets littéraires en cours. **CO**